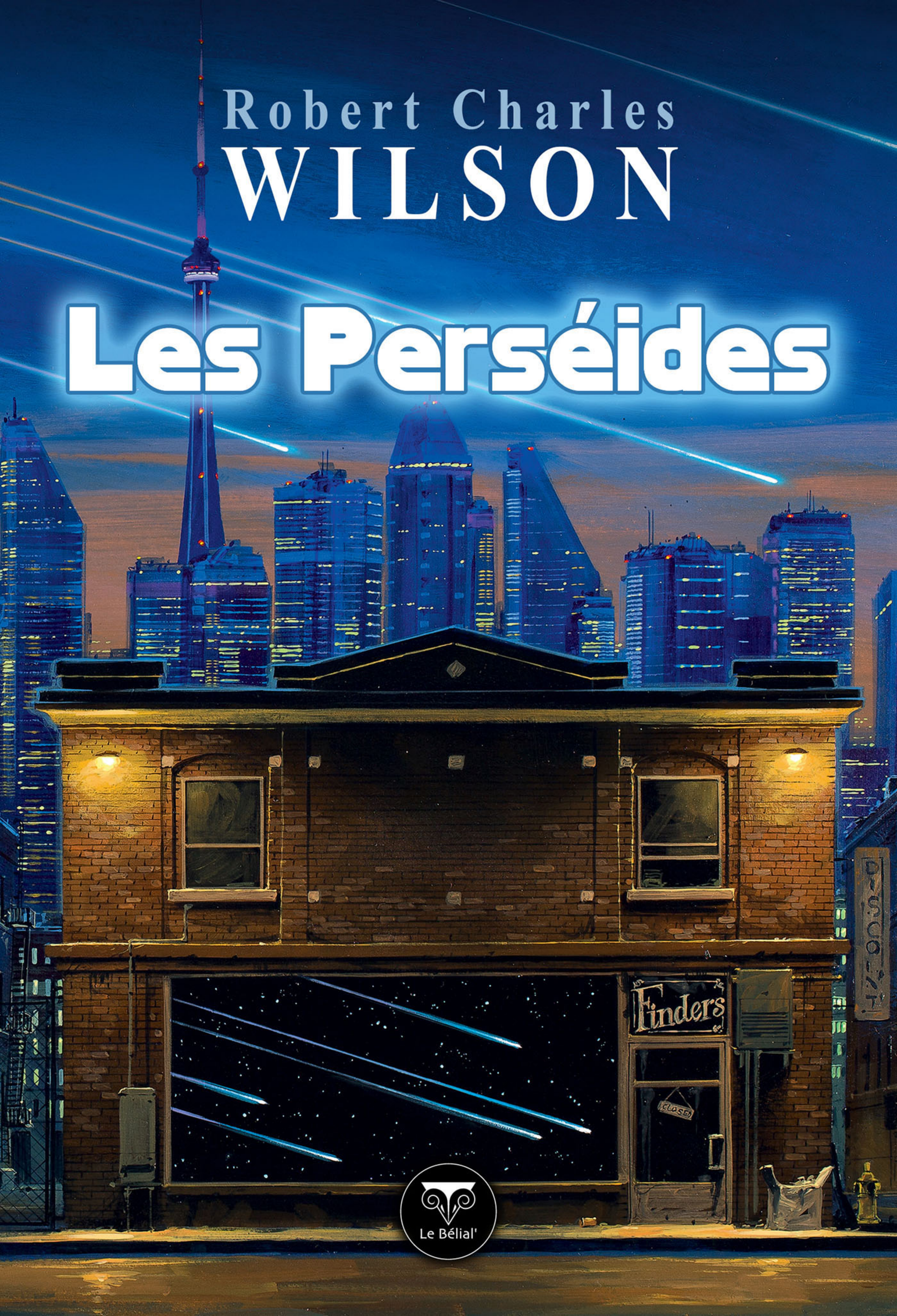


Robert Charles
WILSON

Les Perséides



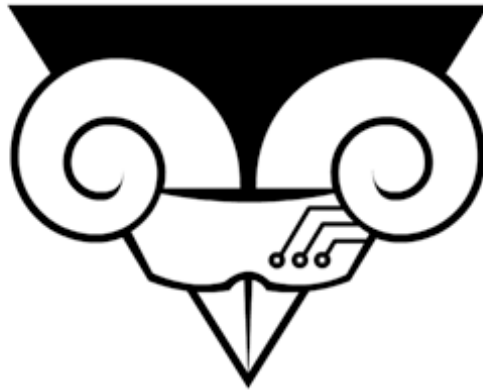
Robert Charles Wilson

Les Perséides
et autres nouvelles



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bélial'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard.

Traduit de l'anglais (Canada) par Gilles Goulet

Titre original : *The Perseids and Other Stories*

© 2010 by Robert Charles Wilson.

Publié avec l'accord de l'auteur,

c/o Barot International, Inc, Armonk, New York, USA

ISBN : 978-2-84344-638-2

Parution : septembre 2014

Version : 1.1 — 03/12/2014

© 2014, Le Bélial' pour la présente édition

Illustrations de couverture © 2014, Manchu

Il n'est pas mauvais d'entendre des voix...
Mais ne vous imaginez pas un instant que tout ce qui
vous parvient du monde de la nuit soit sage ni sensé.

David Lindsay, *Voyage en Arcturus*¹

¹ Traduction de Claude Saunier, *Présence du Futur* n° 207, Paris, éditions Denoël, 1975. Les traductions de H.G. Wells dans *Les Champs d'Abraham* sont de Henry D. Davray (*La Machine à explorer le temps, Un étrange phénomène*) et de Henry D. Davray & B. Kozakiewicz (*La Porte dans le mur*), in *Les Chefs-d'œuvre de H.G. Wells*, Paris, Omnibus, 2007. Toutes les notes sont du traducteur.

Les Champs d'Abraham

1.

JACOB ENTRA DANS LA PETITE LIBRAIRIE pour fuir le froid sibérien, mais aussi parce qu'il avait une heure ou deux à tuer et (surtout) parce qu'il espérait qu'Oscar Ziegler lui donnerait encore un livre.

La porte se referma d'un coup sur la neige et la glace. Chauffée depuis le sous-sol par un poêle à charbon moderne, la boutique sentait la poussière, le papier et la fonte brûlante. Jacob, seize ans et transi sous son manteau de tissu inadapté au climat, fut pris de ce frisson particulier qu'on a en se réchauffant. Il se faisait l'impression d'entrer sans autorisation dans un royaume désert et exotique.

Il n'y avait pas d'autres clients, ainsi qu'il l'espérait. Oscar Ziegler était seul, assis confortablement au chaud derrière la caisse. Ses lunettes scintillèrent sur ses grosses joues quand il sourit. « Jacob ! Tu as une mine épouvantable. Entre, entre, mets ton manteau à sécher sur l'échelle. Assieds-toi. »

Comme d'habitude, Ziegler voudrait disputer une partie d'échecs. Et comme d'habitude, Jacob lui ferait ce plaisir. Dans la rue, jouer aux échecs était son gagne-pain. Et chez Ziegler, le prix d'un livre. Donner *de l'argent* pour un livre était inconcevable : tout ce que lui rapportaient ses paris aux échecs et ses cours de langue servait à les nourrir, les loger et les vêtir, sa sœur Rachel et lui. Les livres étaient du superflu. Même s'il les adorait.

Son père, érudit immigré d'Europe devenu chiffonnier au Canada, était mort deux ans auparavant. Il avait appris à Jacob le yiddish, l'anglais, le français, l'italien, l'allemand et même un peu de latin. Jacob avait le don des langues, tout comme celui des échecs. Il enseignait l'anglais aux nouveaux immigrants et à leurs familles pour dix *cents* de l'heure. Il jouait aux échecs avec les vieillards du quartier du Ward à un sou la victoire. L'été, les échecs lui rapportaient davantage que les cours de langue. L'hiver, c'était l'inverse.

Dans l'une ou l'autre de ses activités, il ne refusait personne. Il avait couché son roi face à des nobles russes et ruinés, il avait eu comme élève en anglais le garçon ruthénien au visage grêlé qui allumait les torches à shabbat.

L'année 1911 (selon le calendrier chrétien) n'avait exactement que deux semaines. Des nombres premiers, 19 et 11, remarqua Jacob. Avec une somme de trente. La somme de deux nombres premiers était toujours paire... ce qui n'avait toutefois jamais été prouvé, pas même par le mathématicien Fermat.

Les nombres le tourmentaient parfois, tout comme les démons tourmentaient sa sœur.

Oscar Ziegler, propriétaire et unique employé de la librairie, vivait dans l'appartement au-dessus de la boutique et ne mettait jamais les pieds dehors. Il y avait chez lui d'autres points tout aussi énigmatiques. Son âge, par exemple. C'était un homme de petite taille et de forte carrure, avec des cheveux gris mais assez peu de rides. Il pouvait avoir quarante ans, ou soixante, ou davantage encore. Il portait une redingote démodée et des cravates dont les couleurs désormais pastel auraient pu être grotesques si elles avaient été encore vives. Il parlait rarement de lui ou de son passé. Son nom semblait allemand à Jacob, mais il s'exprimait avec un très léger accent européen bizarrement fluide, presque catalan. Il adorait les livres, les échecs et l'opéra, et pouvait discuter en connaisseur de Coleridge, Steinitz ou Nellie Melba. Mais s'était-il seulement aventuré un jour assez loin de cette grotte chauffée pour assister à un opéra ? Il se faisait livrer des provisions par une femme qu'il rémunérait pour cela. Jacob regarda Ziegler préparer l'échiquier à un endroit dégagé du comptoir ; il s'installa sur le tabouret. À seize ans, il n'avait toujours pas atteint sa taille adulte : ses épaules arrivaient à peine au niveau du comptoir. La chaise pivotante en bois de son hôte lui semblait, depuis sa place, aussi magistrale qu'un trône.

Ziegler tendit ses deux poings, chacun serré sur un pion. Jacob choisit la main gauche, en effleura une des pâles phalanges. Les noirs.

La partie fut d'abord intéressante. Ziegler ouvrit de manière classique et Jacob disposa ses pièces en une défense à créneaux qui lui permettait de tirer avantage de la moindre faiblesse dans les positions de son adversaire. Quelques instants durant, il n'eut plus conscience de ce qui l'entourait, laissant les possibilités de l'échiquier monopoliser son attention. C'était comme une transe — une *transe d'échecs*, appelait-il cela en son for intérieur. Il observa Ziegler qui tentait de percer sa défense et révélait ce faisant des failles, de minuscules opportunités dont un simple pion pourrait tirer profit pour aller menacer le roi en ivoire.

Au bout d'un certain temps — en l'occurrence, après un gambit du pion qui repoussa le fou de Ziegler au bord de l'échiquier —, le résultat était inéluctable. Le commerçant choisit toutefois de mener la partie à son terme, ne réagissant à ses pertes que par un placide sourire de

Bouddha. Jacob consacra à nouveau une partie de son attention à la réalité banale qui l'entourait. Il se sentait vidé, agréablement fatigué. Il se demanda si les tranches de Rachel, bien que plus profondes et beaucoup plus traumatisantes, ressemblaient à cette concentration absolue. Rachel restait parfois une heure ou deux le regard dans le vide, sans poser les yeux sur quoi que ce soit. Par moments, elle se mettait à hurler.

« Tu as lu le livre ? » demanda Ziegler, qui jouait désormais avec nonchalance.

Le dernier qu'il avait offert à Jacob était *Le Vol du microbe et autres incidents*, de H.G. Wells. Un recueil de nouvelles étranges. Jacob l'avait lu, et avec énormément de plaisir, même s'il avait dû le vendre vingt-cinq cents pour arriver à payer le loyer de décembre. « Oui, répondit-il.

– Y a-t-il une histoire que tu as préférée aux autres ? »

Jacob indiqua avoir particulièrement apprécié « *Un étrange phénomène* », dans laquelle un nommé Davidson se retrouve avec une vision déportée à l'autre bout du monde et voit par conséquent l'Australie ou la Nouvelle-Zélande (ou le fond des océans) pendant qu'il évolue tant bien que mal à l'aveugle dans le centre de Londres.

Ziegler sourit. « Je crois que je préfère la nouvelle-titre, ou alors "*Le Phalène*". Mais tu as raison : "*Un étrange phénomène*" est excellente. Qu'est-ce qui t'a plu là-dedans ?

– Une réplique de Davidson : "Il me semble que je vois trop". » Cela lui faisait penser à sa sœur et à ses crises.

Quand la folie s'emparait d'elle, Rachel voyait des choses et des personnes, parlait à ces choses et ces personnes qu'elle était la seule à voir. Se dire qu'elle ne faisait peut-être que plonger le regard dans les profondeurs d'un océan lointain, que réagir avec une peur bien compréhensible à la vision des créatures qui habitaient celles-ci, n'était pas sans réconfort.

Comme il fallait s'y attendre, le roi de Ziegler finit par succomber au siège de Jacob. La partie avait duré presque trop longtemps. Rachel serait rentrée de l'usine. Elle n'aimait pas rester seule. Elle ne mangerait pas sans lui.

Ziegler le remercia pour la partie. « Je te dois donc un livre. Wells te plaît ? J'en ai un autre. *La Machine à explorer le Temps et autres histoires*. Prends-le. »

Jacob accepta le volume qu'il fourra sous sa chemise. Il remit son manteau, puis se tourna vers la porte et sa vitre ondulée laquée de glace. La nuit était tombée. « Merci.

– Reviens quand tu veux. »

Jacob pataugea dans la neige fraîchement tombée, s'enfonça à la lueur des torches d'éclairage dans les étroites ruelles du quartier qu'on appelait The Ward, délimité au sud par la gare de chemin de fer, à l'est par Yonge Street, à l'ouest par University Avenue (à moins qu'on compte tous les Macédoniens du côté d'Eastern Avenue) et au nord par College Street. Même par ce froid, l'endroit puait les latrines et les cabinets. Des huttes posées directement sur le sol bordaient les passages de terre battue. La neige avait formé des congères sur les tuyaux de poêle délabrés et les tas de chiffons.

La construction qu'il appelait « chez eux » était à peine davantage qu'un appartement. Elle n'était pas si mal, selon les normes du Ward. Petite, étroite, sombre et impossible à chauffer, mais cela valait mieux que les pensions bondées sur Elm Street.

Il trouva sa sœur blottie près du poêle à bois. Rachel avait allumé et disposé plus de douze bougies dans la pièce. Ainsi recroquevillée sous son châle, on l'aurait dite octogénaire. Elle avait dix-sept ans, un de plus que lui.

« Tu es en retard », dit-elle.

Il fit chauffer sur le poêle un ragoût de poisson et de légumes qu'il servit dans des bols en porcelaine. Rachel ne mangea pas la moitié de ce qu'il lui donna. Amorphe, elle gardait le silence. Jacob s'en accommodait parfaitement : il savait que cela ne durerait pas. Il en profita pour regarder le livre offert par Ziegler. *Mais quelques esprits philosophiques se sont demandé pourquoi exclusivement trois dimensions — pourquoi pas une quatrième direction à angles droits avec les trois autres ? — et ils ont même essayé de construire une géométrie à quatre dimensions...*

Plus tard, elle ouvrit la porte pour aller aux latrines. Après quinze minutes, comme elle ne revenait pas, Jacob sortit en soupirant à sa recherche. Il la trouva accroupie dans les cabinets, les jupes relevées, de la neige se déposant comme en dentelle sur ses cuisses. Elle frissonnait, mais restait le regard inexorablement dans le vide. Il la couvrit et la raccompagna à l'intérieur.

« Tu es malade, Rachel. Couche-toi. »

Elle s'allongea sur le matelas, s'enfouit dans les couvertures. « Non, je ne suis pas malade.

– Tu n'es pas toi-même.

– Je suis la Reine de la Lune et tu peux aller te faire foutre.

– Ne parle pas comme ça.

– Je parle comme je veux.

– Il faut que je sorte, ce soir. Ça va aller, si je te laisse toute seule ?

– Bien sûr. »

À ce qu'elle disait. Mais elle se montrait irritable, ce qui n'était pas bon signe, et elle marmonnait tout bas, un présage plus mauvais encore. Il redoutait qu'elle se blesse ou qu'elle mette le feu à l'habitation. Mais il ne voulait pas lui en parler de crainte de lui donner des idées, car si un malheur survenait ensuite, Dieu les en préserve, la faute en reviendrait à Jacob.

Rachel était étrange bien avant la mort de papa et maman. Petite déjà, elle se montrait maussade, elle bredouillait souvent, elle était physiquement maladroite. Papa avait dit qu'il y avait eu des fous de son côté de la famille. Des fous et des génies : des hommes qui étudiaient la Cabbale, écrivaient de la poésie romantique ou se tuaient avec des pistolets. Papa avait été un érudit. Jacob en était un aussi, à sa façon. Maman était une femme ordinaire, la fille d'un docteur de Lodz. Rachel avait hérité de l'aliénation.

La folie n'était pas si pittoresque, de près. Jacob avait vu sa sœur s'arracher ses vêtements et se griffer jusqu'au sang. Tout ce qu'il connaissait de la folie était laid, avilissant et obscène.

Il craignait qu'à force de s'y enfoncer, Rachel ne soit plus en mesure de travailler... qu'est-ce qu'ils deviendraient ?

Il borda sa sœur dans les couvertures en espérant que la chaleur l'endormirait. Il boutonna ensuite son manteau en tissu et ressortit sous la neige pour aller voir Carlo Taglieri dans sa chambre meublée.

Carlo Taglieri appelait toujours Jacob « le Juif »... sans agressivité, mais constamment, comme par provocation.

Il était affligé d'un bec-de-lièvre, d'une jambe plus courte que l'autre et d'un mauvais caractère. On ne l'appréciait guère. Les gens l'évitaient. Il avait trente ans et vivait seul avec un chat noir et maigre dénommé Brivio dans cette chambre humide et froide sur Chandler Street.

« C'est le Juif », dit Taglieri à l'animal en ouvrant la porte. Il parlait l'italien de Pisticci, sa ville natale. Son pull en laine était élimé. « Entre, Jacob. »

Comme la plupart de ses élèves, Taglieri avait essayé de suivre les cours d'anglais à la Settlement House avant d'y renoncer par frustration. Il faisait partie de ces gens qui traduisaient tout dans leur tête : si vous disiez *chat*, il farfouillait dans ses registres mentaux jusqu'à trouver *gatto*. Vous pouviez avoir prononcé pendant ce temps-là dix autres mots : ils lui entraient par une oreille pour ressortir par l'autre.

« En anglais, s'il vous plaît, dit Jacob.

– Bienvenue. »

Au cours des mois précédents, Jacob avait réussi à lui faire mémoriser un nombre convenable de verbes et substantifs anglais. Taglieri se débattait à présent avec les temps. Ce soir-là, Jacob le guida donc dans le labyrinthe des *is*, *will be* et *has been* en espérant une lueur de compréhension, mais il sentait que son élève emmagasinait les formes verbales comme des briques, en restant sourd à la musique. L'heure s'écoulait avec lenteur.

« Je suis travaillé sur les conduites d'eau », dit soudain Taglieri, son visage rougeaud à présent sombre et concentré.

« *Travaille*, corrigea Jacob. *Je travaille* sur les conduites d'eau. » L'homme creusait des égouts pour la ville.

« Je travaille à cinq ans sur les conduites d'eau... »

Jacob comprit ce qu'il essayait de dire. « *Je travaille depuis* cinq ans sur les conduites d'eau... »

– Je travaille depuis cinq ans sur les conduites d'eau... et je veux... voulais faire demande...

– Oui ?

– Ta sœur, ta Rachel... »

Jacob passa à l'italien : « Dites-moi juste ce que vous avez à dire. »

– Je te donnerai de l'argent pour elle. »

Jacob se leva, le cœur battant la chamade, en voulant croire que pour une fois, c'était lui qui n'avait pas compris. « Ma sœur n'est pas une putain. »

– Je sais, je sais ! Ne te sens pas insulté. Je te prie, écoute. Je veux juste une compagne. Je n'ai pas de fierté, Jacob. Tu sais comment ça se passe. Les femmes m'aiment pas, à cause de ma lèvre, de ma façon de marcher. »

Et aussi, songea l'adolescent, à cause des obscénités qu'il crie aux enfants dans la rue, de son odeur, de sa manière de tyranniser les plus petits que lui et de ménager avec affectation les gens qu'il redoute. Taglieri avait un travail respectable. Il aurait pu, malgré tout, trouver une épouse pour peu qu'il se lave, aille de temps en temps à la messe et courtise d'une manière convenable. Ce qu'il ne faisait pas.

« Je suis au courant, pour Rachel. Elle n'est pas bonne au travail, il paraît. Elle est un peu folle. Elle se met en colère. D'accord, je sais tout ça. Ce que je veux dire, c'est que je peux subvenir à ses besoins. Je travaille pour la ville depuis cinq ans, maintenant. Je ne dépense rien, à part ce qu'il faut pour garder cette chambre et nous nourrir, Brivio et moi. »

– Vous voulez dire que vous voulez l'épouser ?

– Mon Dieu, non. Je ne peux pas marier une Juive. Encore moins une Juive folle. Qu'est-ce que les gens penseraient ? Elle serait ma gouvernante.

– Votre gouvernante.

– Oui.

– Il faut que j'y aille.

– Je t'ai offensé. »

Jacob ignorait si Taglieri était sincère ou sarcastique. Son italien manquait de nuances pour cela. De toute manière, avec lui, on ne savait jamais.

« Écoute, dit l'homme en sortant quelques billets froissés de sa poche revolver. Voilà cinq dollars. Tout le monde met son argent de côté pour acheter des passages sur le vapeur à la famille restée au pays. Je n'ai pas de famille au pays. Je dépense mon argent comme je veux. Cinq dollars, Jacob. Tout ce qu'elle a à faire, c'est venir nettoyer par terre. Rien qu'un jour ! On verra ensuite comment on s'entend, elle et moi. »

C'était une grosse somme.

« Non, merci, signor Taglieri. »

Une somme importante. Mais qui, de toute évidence, ne servait pas à rémunérer un récurage de parquet.

Taglieri ajouta en anglais : « Ne refuse pas, s'il te plaît. »

Jacob referma la porte en sortant.

2.

La librairie était fermée le dimanche, mais Jacob frappa à la porte et Ziegler la déverrouilla juste le temps de le laisser entrer.

Dehors, l'atmosphère était glaciale et raréfiée. À l'intérieur, la chaleur et l'odeur des vieux livres mirent les larmes aux yeux de Jacob. Ziegler ne vendait que de l'occasion. Les ouvrages avaient perdu leur fraîcheur et leur lustre, mais l'adolescent trouvait qu'ils gagnaient au change, avec cet arôme généreux de tabac et de papier vieillissant.

Ziegler prépara l'échiquier pendant que Jacob lui avouait ses problèmes avec Rachel. Ce n'était pas la première fois qu'il se confiait au vieil homme, qui l'écoutait toujours patiemment.

« J'aimerais pouvoir croire qu'elle commence à aller mieux. Il lui arrive d'être presque normale, mais parfois...

– Elle ne commence pas à aller mieux, répliqua Ziegler sans ménagement. Elle est malade. Dans cinquante ans, on appellera ça *schizophrénie* et on admettra que c'est incurable. Dans cent...

– Comment vous le savez ? » coupa Jacob.

D'un geste, le commerçant écarta la question. « Je veux juste dire que tu ne dois pas t'attendre à ce qu'elle aille mieux.

– Je ne peux pas subvenir seul à ses besoins. Et même si je pouvais, je ne peux pas être avec elle tout le temps. Si son état empire, elle pourrait se faire du mal. Je ne sais pas comment la protéger.

– Tu ne peux pas.

– C'est ma sœur. Elle n'a personne d'autre. »

Ziegler joua avec la reine blanche, qu'il fit passer entre ses doigts comme la pièce de monnaie d'un prestidigitateur. « Il y a des asiles. Ou bien ce type, comment il s'appelle, déjà ? Tarantula ?

– Taglieri. J'y ai pensé, pour tout dire. Une maison chauffée et de la nourriture correcte, allez savoir, peut-être que ça l'aiderait. Mais accepter de l'argent en échange de ma sœur... » Il ne trouvait pas de mots pour exprimer l'abjection de la chose. Et quelle importance que Rachel soit au

chaud et bien habillée, si le prix à payer était que Taglieri se glisse de force tous les soirs entre ses cuisses ?

Mais chaque épouse n'était-elle pas confrontée au même pénible marchandage ?

« Tu connais cette histoire dans la Bible, celle d'Abraham et d'Isaac ? demanda Ziegler.

– Bien sûr.

– Dieu ordonne à Abraham de lui offrir son fils en sacrifice. Isaac se retrouve quand même sur le billot avant que Dieu change d'avis. »

Oui. Jacob avait toujours imaginé Dieu un peu écœuré par l'empressement d'Abraham à coopérer.

« Quelle est la morale de l'histoire ? demanda l'homme.

– La foi.

– Pas vraiment. La foi n'a rien à voir. Abraham n'a jamais douté de l'existence de Dieu... comment aurait-il pu ? Les preuves ne manquaient pas. Sa vertu n'était pas la foi, mais l'*allégeance*. Il était si naïvement loyal qu'il était même prêt à commettre cet acte horrible, affreux. C'était le fantassin parfait. Le pion idéal. La leçon d'Abraham : l'allégeance est récompensée. Pas la moralité. La fable rend la moralité *accessoire*. Ne va pas tuer des innocents, ça veut dire, à moins d'être absolument certain que c'est ce que Dieu veut de toi. C'est un credo d'aliéné.

» Isaac, par contre, apprend quelque chose de beaucoup plus intéressant. Il apprend qu'on ne peut faire confiance ni à Dieu ni à son propre père. Cela fait peut-être de lui quelqu'un de meilleur qu'Abraham. Suppose qu'Isaac grandisse, devienne père et se voie demander par Dieu le même sacrifice. On imagine Isaac répondre : « Non. Vous pouvez le prendre s'il le faut, mais je ne vais pas assassiner mon fils pour vous. » Il n'est pas le serviteur loyal et dévoué qu'était son père. Mais en tant qu'être humain, il se peut qu'il soit plus sain.

– Quel rapport avec Rachel ?

– Je veux dire par là que le sacrifice est quelque chose de compliqué. Si tu la donnes à ce Taglieri, est-ce que tu aides Rachel ou est-ce que tu lui fais du tort ? Comment en être sûr ? Et si tu ne la donnes *pas*... si tu passes le reste de ton enviable jeunesse et épuises toute ta bonté naturelle à la protéger de sa propre folie... est-ce que tu t'es mis *toi-même* sur l'autel du sacrifice ?

– Il doit y avoir un autre choix », dit Jacob, stupéfait.

Ziegler tendit ses deux poings fermés, un pion caché dans chacun. Il sourit. « Choisis. »

« Il faut que je te dise quelque chose, Jacob, lança Ziegler au milieu de la partie. Tu es le meilleur novice aux échecs que j'aie connu. Tu

manques un peu d'expérience et tu n'as aucune subtilité, mais tu *penses* les échecs d'une manière absolument remarquable.

– Vous êtes très bon vous-même.

– Merci. J'ai joué contre Anderssen, un jour, il était encore enfant.

– Adolf Anderssen, le maître allemand ? Mon père m'en a parlé. » Jacob fronça les sourcils. « Mais Anderssen était vieux il y a cinquante ans. »

Ziegler haussa les épaules. « C'était un autre, alors. » Il proposa un échange de reines, que Jacob déclina. La fin était à présent inéluctable et pour une fois, Ziegler capitula avant l'échec et mat. De l'ongle du pouce, il donna un petit coup à son roi qui alla vaciller contre une tour impuissante. Il croisa ensuite les mains sur son ventre, le dos bien calé dans son siège. « Tu sais quoi, Jacob, il y a une autre manière de jouer.

– Aux échecs ?

– En changeant les règles.

– Je n'ai pas le temps.

– Reste. S'il te plaît. Ça ne prendra pas longtemps. »

Le poêle à charbon ronfla et sa chaleur fit gémir le parquet de la librairie. Jacob se laissa convaincre de profiter encore un peu du chaud. Ziegler proposa une partie de ce qu'il appela des échecs latéraux : il fallait considérer l'échiquier comme (selon les termes étranges de Ziegler) « une boucle topographique », c'est-à-dire avec les cases de la colonne de gauche reliées de manière immatérielle à celles de la colonne de droite. La tour, par exemple, pouvait prendre un pion sur la même rangée qu'elle même quand il y avait une pièce entre eux, en arrivant simplement dessus par la direction opposée.

Une fois ce concept assimilé, Jacob en explora avec plaisir les possibilités. En fait, ces nouvelles règles retiraient le centre de l'échiquier. Une position habituellement dominante changeait soudain d'aspect du tout au tout : un cavalier ou un fou pouvait dominer depuis le bord. Roquer perdait tout intérêt.

Et cette fois, Ziegler gagna. Jacob voulut faire une autre partie.

« Si tu veux », répondit doucement le commerçant.

Jacob ne remarqua pas le ciel de crépuscule hivernal derrière la vitrine. Il avait toujours apprécié ses tranches d'échecs, mais il trouva ces parties-là encore plus captivantes, ne serait-ce que par leur nouveauté. Il avait très envie de s'y abandonner, encore une fois, encore une partie, qu'il la remporte ou non... « D'accord, dit Ziegler d'un ton approbateur en disposant à nouveau les pièces, mais cette fois, on fait se boucler l'échiquier dans les *deux* directions... gauche-droite *et* devant-drière. Si une de mes pièces arrive sur ta première rangée, elle peut continuer à avancer. »

L'échiquier devenait ainsi une sphère, une sphère représentée sur un plan, comme une projection de Mercator du globe terrestre. Cela aurait instantanément conduit à un échec et mat réciproque si Ziegler n'avait pas ajouté un ensemble de règles concernant un premier passage. Il n'y eut guère de conséquences visibles, du moins jusqu'en fin de partie où les rangées s'étaient éclaircies, puis Ziegler le coinça avec une fourchette de cavaliers que Jacob avait complètement négligée.

Des échecs sphériques ! Il avait hâte de jouer à nouveau.

Mais cette fois, Ziegler refusa. « Regarde dehors, Jacob. La lune est levée. On sent le froid traverser les murs. Rentre. Reviens la semaine prochaine. »

Il ne lui offrit pas de livre, cette fois-ci. Mais ce n'était pas grave : les échecs sphériques faisaient un meilleur cadeau. De toute manière, Jacob n'avait pas terminé *La Machine à explorer le Temps et autres histoires*.

Rachel était restée seule plusieurs heures. Elle le regarda d'un air accusateur quand il entra. Elle avait laissé le feu s'éteindre dans le poêle, aussi régnait-il dans la cabane un froid intense. Une fine et fragile couche de glace s'était formée sur l'eau des cuvettes.

3.

Il fallait payer le loyer de février, et Jacob travailla dur pour gagner ce qui manquait inévitablement. Il enseigna l'anglais aux Goldberg, aux Walerstein, aux peu futées sœurs Vincenzo. Il s'introduisit dans les cafés grecs et macédoniens pour accepter des paris sur ses prouesses aux échecs. Un employé de laiterie galicien humilié par sa défaite lui donna un jour un coup de poing, mais Jacob réussit à s'échapper avant de se faire détrousser. Un trou se forma dans sa chaussure.

Rachel était largement entrée dans l'orbite de sa folie, durant l'hiver. Elle était hostile et renfermée, mangeait à peine, et Jacob puisa dans ses souvenirs pour se rappeler à quoi elle ressemblait quand ils étaient plus jeunes et qu'elle allait à l'école de Brant Street avec des rubans rouges dans les cheveux. Malgré son humeur maussade, elle semblait resplendissante, à l'époque. Elle entraînait Jacob dans de longues promenades jusqu'au quartier des docks ou aux boutiques de luxe anglaises. Ils se racontaient des histoires. Rachel dévorait les contes de fées. Elle lui avait lu son livre favori, *Pierre l'Ébouriffé*.

On arrivait encore à obtenir d'elle un peu de gentillesse, avant qu'elle se ferme au monde. Il ne se souvenait plus du dernier mot aimable qu'elle lui avait adressé, même si elle reconnaissait parfois avoir peur.

Était-elle en train de mourir ? Les gens ne meurent pas toujours d'un coup, lui avait dit Ziegler. Ils le font parfois petit à petit. Et c'est difficile.

Le jeudi de cette semaine-là, elle rentra à midi. Jacob la vit par la fenêtre en se rendant à la Settlement House et s'en inquiéta, car Rachel aurait dû se trouver à l'usine. Ils pouvaient moins que jamais se passer de sa paie.

« Cobb m'a dit de rentrer chez moi », avoua Rachel quand il se précipita à l'intérieur. Elle noua ses mains dans le dos. Sa voix ressemblait à du verre pilé dans du beurre.

« Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Elle marmonna quelque chose au sujet du « toit », qu'elle avait entendu « des abeilles sur le toit de l'usine ».

« Des abeilles ? répéta Jacob, le cœur chaviré.

– Elles mettent le feu, expliqua calmement Rachel. Elles volent des femmes. »

Elle avait essayé de prévenir M. Cobb, mais celui-ci n'avait rien voulu savoir. Jacob n'imaginait que trop bien la scène. Il n'y avait bien entendu pas la moindre abeille sur le toit en pente forte du grenier dans lequel M. Cobb avait installé sa manufacture. Rien que les démons de Rachel.

« Cobb t'a renvoyée ? »

Rachel haussa les épaules et hocha la tête.

Jacob se détourna pour masquer sa peur. Il savait que cela arriverait un jour. Mais c'était trop tôt. Il n'était pas prêt.

Quand il prépara le dîner, ce soir-là, il posa le bol devant Rachel sans se donner la peine de s'assurer qu'elle mangeait. « Tu as une figure odieuse », dit-elle. Et plus tard : « Tu crois que tu peux me contrôler, mais tu te trompes. »

Non, je ne peux pas, pensa-t-il, mais cela ne l'empêcherait pas d'essayer de prendre soin d'elle, de subir ses insultes et de réparer ses bêtises. C'était sa sœur. Il lui devait une certaine loyauté. Quel qu'en soit le prix. Quels que soient la fréquence à laquelle elle le maudissait et le ressentiment que cela pouvait provoquer chez lui.

Il s'éveilla en frissonnant à minuit passé. La porte était ouverte et le vent l'ouvrait encore davantage, accumulant de la neige contre le poêle qui sifflait. Le matelas de Rachel était vide. Jacob enfila ses chaussures et se rua dehors dans la nuit.

Il retrouva sa sœur cent mètres plus loin dans la ruelle, en train de fredonner faux et de dessiner des boucles ou des huit obliques dans la neige fraîche avec la pointe d'un parapluie cassé. Ses doigts étaient blêmes de froid. Elle se laissa reconduire dans la cabane. Elle l'injuria, mais doucement, presque avec affection.

« Va te faire foutre, Jacob. » La neige se déposait comme en couronne sur ses cheveux noirs en bataille. « Va te faire foutre, te faire foutre. »

La question, dit Jacob à Ziegler, n'était pas de savoir si elle serait heureuse avec Taglieri — il doutait qu'elle soit à nouveau vraiment heureuse un jour —, mais si Taglieri accepterait de s'occuper d'elle une fois qu'il aurait compris le niveau exact de folie auquel Rachel était arrivée.

« Bien sûr qu'il refusera, répondit le libraire. Et tu le sais très bien. »

Jacob supposa qu'il le savait en effet. « Mais elle pourrait récuser son parquet. Comme travail temporaire, je veux dire.

– J'ai dans l'idée que ça ne suffira pas à ton Taglieri. Ce n'est pas ce qu'il a en tête.

– Au bout d'une journée avec Rachel, est-ce qu'il voudra toujours d'elle ? C'est-à-dire... » Il rougit. « ... en tant que femme ?

– Ce serait fort étonnant. Tu peux donc accepter ses cinq dollars, si c'est là où tu veux en venir, et faire perdre ses illusions à ce pauvre homme. Franchement, ça ne me regarde pas. Jouons aux échecs. »

Jouer était une perte de temps impardonnable, mais Jacob voulait entrer en transe, voulait ce plaisir égoïste de sortir de lui-même, même un instant, et c'était chose impossible dans les cafés. Plus Rachel s'enfonçait dans la folie, plus il avait envie d'entrer dans son propre espace cérébral, comme s'il devait exister un équilibre sur le plan de la santé mentale.

Comment décrire la transe à qui n'en a jamais eue ? Elle commençait par une concentration volontaire, avec l'échiquier qui grossissait au point d'occuper tout son champ de vision. Venait ensuite le déroulement de la partie proprement dite, forme fluide dans laquelle les pièces du jeu évoluaient presque de leur propre gré, comme des microbes à l'intérieur d'une goutte d'eau. Et enfin une immersion absolue, aussi totale et complète qu'en plongeant dans le Nil.

« Tu as lu *La Machine à explorer le Temps*, Jacob ? »

L'adolescent hocha la tête sans cesser d'examiner l'échiquier.

« Intrigant, non ? Cette idée d'une dimension supérieure ? C'est la même chose que faire boucler l'échiquier sur lui-même, d'une certaine manière. C'est une question de point de vue, en fait. De ce à quoi l'esprit est habitué. »

Jacob reconnut que ce devait être le cas.

« Tu as le talent qu'il faut pour ça, dit mystérieusement Ziegler.

– À vous de jouer. »

Et la fugue commença. Il eut vaguement conscience des paroles de Ziegler : « On ne peut qu'admirer le fait qu'un affrontement, une conquête aussi impitoyable se fasse sans effusion de sang. Aux échecs, une pièce remplace littéralement sa victime. Comme ce pion que tu as là. La pièce vaincue quitte complètement le plan de l'échiquier. Mais à un niveau de signification supérieur, elle ne cesse pas d'exister. »

La lumière changea alors et Jacob eut l'impression de traverser son siège en entraînant la librairie dans sa chute, mais sans que ce soit effrayant : c'était aussi naturel que sombrer dans le sommeil.

N24. « Utriusque Cosmi ». In anthologie composée par Gardner Dozois & Jonathan Strahan : *The New Space Opera 2*. New York : Eos, 07/2009.

En français : « Utriusque Cosmi » (trad. de Gilles Goulet).

1) In anthologie composée par Pascal Godbillon : *L'O10ssée*. Paris : Gallimard, 09/2010 (Folio SF, spécial 10 ans).

N25. « Fireborn ». In anthologie [audio] composée par Gardner Dozois : *Rip-Off!*. Newark, NJ : Audible Frontiers, 12/2012.

Retrouvez Robert Charles Wilson sur internet :

Site de Quarante-Deux : <http://q-d.fr/xF>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Robert_Charles_Wilson

<http://www.cafardcosmique.com/WILSON-Robert-C>

http://www.bdfi.net/auteurs/w/wilson_robert_charles.php

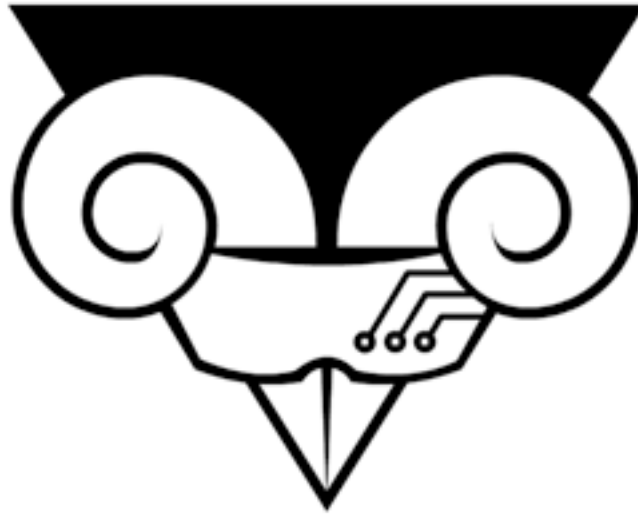
<http://www.noosphere.com/icarus/livres/auteur.asp?numauteur=52>

... et surtout son site personnel en anglais :

<http://www.robertcharleswilson.com/>

Mis à jour en juillet 2014 (Version 3.6)

© Alain Sprauel



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.